

<https://www.menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article465>

LA RESISTANCE EN ARGONNE

- Revue N°13 -

Date de mise en ligne : jeudi 20 septembre 2001

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

-----Il est bien malaisé d'écrire sur ce sujet. Les documents d'époque sont, bien-sûr, inexistant. On doit s'en tenir aux témoignages dont la crédibilité est aléatoire. Certains résistants ne sont pas loquaces, d'autres ont tendance à magnifier leur action dans leurs mémoires parues dans la presse, d'autres encore, en voulant entretenir le souvenir d'une époque et en créant l'association « Ceux de la résistance Argonne Marne », ont parfois donné l'illusion que la résistance en Argonne était un fait important.

-----Il n'en est rien. Ce n'est ni la Corrèze, ni le Vercors

-----La résistance fut limitée et tardive, nous le verrons dans le témoignage de Pierre BIGORGNE. Tout laisse à penser que les alliés souhaitaient qu'il en soit ainsi, notre région étant contrôlée très efficacement par l'armée allemande. Certes il existait, ici et là, des braves qui voulaient en découdre avec l'occupant, mais cela ne correspondait pas à une stratégie efficace. Les réseaux se sont mis en place progressivement, le maillage des résistants a pris forme en 1943 et les actes n'ont commencé qu'en juin 1944, pour se développer peu avant l'arrivée des Américains.

-----La résistance a laissé dans les mémoires un souvenir controversé. Ceux qui n'y ont pas participé, la très grande majorité, ont tendance à minimiser son action, parfois à la flétrir, soulignant les « ratés » durant les actions et les « excès » à la Libération.

-----Aujourd'hui, nous donnons la parole à Pierre BIGORGNE, qui fut l'adjoint au chef de maquis Lucien PICQ et qui ne s'était pas, jusqu'à ce jour, exprimé.

ooo

-----Pierre BIGORGNE a aujourd'hui quatre-vingt trois ans. Il a gardé bon pied bon oeil et milite encore dans différentes associations à Reims, où il a pris sa retraite. Bien que natif de la Meuse, il a fait ses études au Collège de Châlons, car sa mère (Pierre était orphelin de père à dix ans) souhaitait qu'il reste proche de sa famille et n'aille pas s'exiler à l'école normale de Vaucouleurs. Puis ce fut l'école normale de Châlons-sur-Marne, un premier poste à Vitry-le-François et le service militaire. Il suivit le peloton d'élève officier et devint Sous-Lieutenant dans l'armée des Alpes. C'est là que la guerre le surprit. Il la termina avec le grade de Capitaine.

-----Après la guerre, Pierre BIGORGNE et son épouse seront instituteurs à Chaudefontaine, commune dont il sera maire. Puis ce sera le départ pour Reims, où il sera nommé directeur d'école. Ce seront alors de longues années où il assurera d'importantes responsabilités tant syndicales que mutualistes. Il est maintenant Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire et Commandeur de l'ordre des Palmes Académiques.

ooo

-----Pierre BIGORGNE s'est rendu en Argonne un jour d'hiver, pour répondre à nos questions.

-----La drôle de guerre

----- **Ainsi la guerre te surprend alors que tu es Sous-Lieutenant dans l'armée française. Parle-nous de ton combat dans ce conflit**

----- J'étais dans la compagnie muletière de Tarascon. On a fait que des choses ridicules qui ne m'ont laissé aucun souvenir. Aucun combat. Puis, on a été versés dans l'armée de l'armistice. J'aurais dû être démobilisé, mais cela n'a pu se faire car ma mère habitait dans la zone interdite à Nancy. On est donc resté désœuvrés, sans même faire d'exercices, au camp Sainte-Marthe à Marseille. J'ai même fait le service d'ordre de PETAIN en visite à Marseille.

----- **Tu étais pétainiste, comme tout le monde ?**

----- Ah non ! Quand on a entendu la déclaration défaitiste de PETAIN, on a pleuré. Il faut croire que l'on pleurait facilement à cette époque, car nous avons déjà versé des larmes le jour de l'armistice.

----- **Quelle était votre motivation à cette époque ?**

----- Le principal souci : manger. On passait les fins de semaines à aller manger quelque part, car on pouvait

aller et venir librement en zone libre, sans payer le train. Une semaine on se rendait malade en mangeant des pommes de terre à Bergerac, la semaine suivante des haricots à la Bourboule. Nous fûmes utiles durant l'hiver 1940-41 qui fut très rude. On dégagait les voies de communication bloquées par des congères de neige. Je me souviens particulièrement du train Paris-Marseille arrêté à la hauteur d'Avignon, la neige dans une tranchée. Mes gars, harcelés par un mistral glacial, renâclaient : « On n'est pas militaires pour faire ce travail ». Ils parlaient de désert.

-----En route vers l'Argonne

----- **Quand te rapproches-tu de la région ?**

----- J'étais devenu capitaine. On me demanda de prendre le commandement d'un convoi de rapatriement jusqu'à la ligne de démarcation à Châlon-sur-Saône. J'ai présenté la liste des mille gars et je suis resté dans le train avec eux. Voulant reprendre un poste d'instituteur, je téléphonai à l'inspection académique qui me proposa un poste à Reims.

-----Je décidai de me rendre à Mussey (aujourd'hui Val d'Ornain) où je suis né pour obtenir mes papiers (carte d'identité " carte d'alimentation) ; la complicité d'une garde barrière me permit de passer la ligne de chemin de fer, frontière de la zone interdite. La mairie de mon lieu de naissance refusa de me démobiliser, car je ne possédais pas la fiche adéquate.

-----Je ne me privai pas de les traiter de collabos. En définitive, à Bar-le-Duc, une femme travaillant à la préfecture arrangea l'affaire. J'étais heureux d'avoir des papiers zone interdite, ce qui me permettrait plus aisément de me rendre dans la Meuse.

----- **Tu es encore loin de l'Argonne !**

----- J'y arrive. Je demandai un poste le plus près possible de la ligne de démarcation d'avec la zone interdite. Me voilà nommé à La Neuville-au-Pont, en remplacement de Monsieur VAUCHE. Je ne pouvais mieux tomber, le village étant situé de chaque côté de la rivière Aisne. J'avais un laissez-passer permanent.

-----Des velleités

----- **Et la résistance dans tout cela ?**

----- J'ai commencé à chercher des gars refusant la défaite. Je logeais chez un agriculteur, M. TARON. Les contacts étaient faciles. On a vite formé un petit groupe. Nous avons pour objectif de nous procurer des armes pour entreprendre des actions. On rêvait. Par l'intermédiaire du curé, j'ai reçu un avis qui m'invitait à être plus prudent. Je n'en ai jamais connu l'origine. Petit à petit, on s'est organisés. Nous allions faire du bois dans la forêt de la Viergette (je faisais trente-cinq stères à la hache chaque hiver), ce qui nous permettait de repérer des abris.

----- **Comment êtes-vous rentrés dans une organisation ?**

----- Les contacts se sont élargis progressivement. La liaison était assurée par LAVAUX, horloger à Sainte-Ménéhould. Il faut reconnaître que nous étions dans l'attente, prêts à agir, mais là s'arrêtait notre mobilisation. Plus tard, nous avons recueilli un aviateur américain. Un jour, j'ai demandé à Alix AUMIGNON « Veux-tu bien être des nôtres ? » Sa réponse positive me combla d'aise. Un ordre est arrivé : « Préparez-vous pour recevoir un prochain parachutage sur Saint-Thomas. Il faudra réagir vite. »

-----La résistance

----- **Et alors, il a eu lieu ce parachutage ?**

----- Oui, en avril 1944. Il fut annoncé sur Radio Londres par deux messages codés : « Le chimpanzé est protocolaire » et « Le chimpanzé sera riche ce soir ». Nous y sommes allés en groupe, dont PICK était le responsable. Un petit groupe était chargé de la réception. Ce n'était pas véritablement une unité constituée avec un chef hiérarchique.



Un groupe de résistants fraternise avec des soldats américains

On reconnaît au premier rang : JACQUEMET, DESINGLY, Marc JEAN-BAPTISTE, Jean DUBOIS, AMBROISE, MARQUANT, LEIDER, au second rang : FOU DRAIN, LELORAIN, PILLEMENT, MILLOT.

----- **Quand as-tu réellement pris le maquis ?**

----- Après le débarquement allié, le 7 juillet 1944, nous nous sommes installés dans la forêt des Hauts-Bâtis, pas loin de l'abri du Kronprinz. Nous avons fait des cabanes tout en branchages. Je me souviens du savoir-faire d'un garagiste, Bernard GILBERT, qui faisait de ces cabanes de véritables maisons. Au début, nous étions peu surveillés. La famille de Robert CADET de la Placardelle nous ravitaillait. Les choses ont commencé à se gâter en août, lorsque les Allemands ont investi Florent, prenant des otages, arrêtant Monsieur LEMAIRE de la ferme de la Renarde. Tous ces faits ont été relatés dans la brochure « Ceux de la résistance Argonne Marne » et dans des articles de presse, à l'initiative, en particulier de Madame NOIZET et de Roger JACQUEMET. Je ne tiens pas à y revenir, si ce n'est pour dire qu'après guerre, certains ont voulu tirer un peu la couverture à eux. En fait, toute l'action était collective : c'est le groupe qui agissait.

----- **Est-ce à dire qu'il y avait une solide entente entre tout le monde ?**

----- A la base, oui, une franche amitié, mais, au niveau des responsables, parfois des tiraillements comme dans tout groupe humain. Une anecdote : après la Libération, j'ai été contacté par PICQ, responsable du maquis pour la contrée, reparti à Strasbourg, pour que je forme une amicale d'anciens résistants. Mais il me précisait qu'il ne fallait pas en parler à CANONNE, pourtant responsable du secteur après l'arrestation de NOIZET.

----- Les questions qui fâchent

----- **Passons aux questions embarrassantes. Dans un précédent numéro, Armand KERSCHEN, chef d'escouade, narre son entrée dans Sainte-Ménéhould et met en cause le manque d'audace du groupe.**

----- Je suis en accord avec lui. Deux groupes d'éclaireurs sont entrés dans la ville, l'un qu'il commandait et l'autre sous ma responsabilité (je me souviens qu'il y avait PELETIER). Le gros de la troupe devait nous attendre en haut de la côte de la rue de la Libération ; mais nous tombons sur une section d'Allemands en armes. Nous nous planquons le long de l'Aisne. La section passe. Notre travail d'éclaireurs terminé, nous remontons chercher le gros

de la troupe pour leur indiquer le passage. Arrivés au carrefour, je constate qu'il n'y avait plus personne.

----- ***Avaient-ils eu peur des Allemands ?***

----- On peut le penser. Alors nous sommes redescendus et nous nous sommes fait « arroser » par les Allemands. Nos camarades ne sont revenus qu'à trois heures du matin. C'est alors que nous avons commencé les premières visites de caves. Certes, c'était dangereux. Il y aurait pu avoir des coups durs. Mais à ce moment là, les Allemands n'étaient pas méchants. Ils savaient qu'ils étaient « cuits ».

----- ***Il est difficile de parler de l'épuration et des sanctions imposées aux collaborateurs. Notre région compte encore des femmes qui ont été tondues pour avoir « fréquenté » des Allemands, d'autres qui ont dû se cacher. J'ai rencontré un ménéhildien âgé à l'époque de dix-huit ans et qui se souvient avoir lancé des fruits sur les tondues et plus tard arraché la perruque d'une qui se cachait ainsi de son « infamie ». Et toi, t'es-tu laissé prendre dans le feu de l' action ?***

----- Ah non ! Mon seul but avait été de chasser les Allemands. Je n'étais pas d'accord avec ces mouvements qui s'enclenchaient dans le désordre, dans la foulée, sans aucun jugement, même sommaire, et peu compatible avec la dignité humaine. Et tout cela pour des flirts peut-être il est vrai un peu poussés. Je veux te raconter une histoire bien triste dont je fus témoin, en tant que membre du comité d'épuration. Le maire d'une commune voisine fut dégradé de la Légion d'Honneur. S'appuyant sur les rivalités du village, il fut condamné pour avoir porté l'uniforme allemand.

-----Voilà l'histoire :

-----A l'évacuation, ce cultivateur part vers le sud. Sa femme tombe malade et reste à l'hôpital à Dijon. Lui, rentre dans sa ferme occupée par les Allemands. Il reste sans nouvelles de sa femme. L'inquiétude le gagne. Un sympathique officier allemand qui logeait chez lui lui propose de le conduire en moto à Dijon. Pour se prémunir du froid et passer inaperçu, il doit mettre un casque et un ciré allemand. Ainsi, il put revoir sa femme qui mourut peu de temps après. La décision fut prise dans la pagaille, l'accusé n'ayant pas d'avocat. En fait, il n'avait rien à dire. C'était consternant.

----- ***C'est peut-être là l'occasion de parler de Christiane NOIZET. Il est étonnant, alors qu'elle est présentée comme la responsable de la résistance en Argonne, qu'elle n'a jamais joui d'une réputation inaltérable. Certains lui reprochent la façon dont « elle menait la danse » lors de l'épuration, d'autres sa façon de présenter son rôle aussi bien pendant la guerre qu'après, et aussi une rudesse avec les prisonniers allemands.***

----- Là je ne veux pas trop en dire, si ce n'est que je n'étais pas toujours en accord avec elle.

----- ***Une anecdote : j'ai constaté que dans ses récits elle n'a pas de nom durant la guerre, s'appelant tout simplement Christiane.***

----- Elle s'appelait Christiane CHANTERENNE. Née en 1913, elle a été nommée institutrice à Moiremont, certainement vers 1935. Elle s'est mariée avec un employé du trésor, en 1940, qui résidait avec elle à l'école, qui lui n'a pas participé à la résistance. Après la guerre, elle est partie avec Monsieur NOIZET, en 1950, en Bretagne. Son mari est resté dans la région.

----- ***Peut-être a-t-elle voulu gommer des mémoires ce premier mariage. Quant au fameux parachutage, qu'as-tu à en dire ?***

----- Il s'agit donc du parachutage, fin avril, sur le terrain de Vienne-le-Château, dénommé « Honolulu, habitation hawaïenne », dont le responsable était le maire, Monsieur BESANCON. Un container contenait de l'argent destiné à la résistance.

- Il fut d'abord placé dans un ancien abri de la guerre 14 par un résistant argonnais, JEAN-BAPTISTE ?

----- Peut-être. Puis un des Rémois venus prendre en charge l'argent, vida le container dans un sac qu'il mit sur son dos. Il se perdit sur le chemin qui mène à la ferme de la Renarde de Monsieur LEMAIRE. Là, l'argent fut compté et la somme trouvée ne correspondait pas à celle annoncée. A la Libération, après jugement à Metz, l'un des trois Rémois fut mis en prison, un second disparut dans la tourmente et puis, pour des raisons obscures, l'affaire en resta là. Il se dit, mais n'est-ce pas une légende, qu'une famille illustre de Reims s'enrichit dans cette affaire. Mais en aucune façon les résistants argonnais ne sont concernés par tout cela.

----- Et pour terminer ?

----- Pour terminer, je me suis engagé dans l'armée de libération. Je me suis enrôlé à la caserne Tirllet à Châlons, avec les frères « LEFEUVRE ». Aussi n'ai-je pas vu tous les événements de la Libération. J'ai laissé ma femme qui, entre-temps, institutrice elle aussi, a été nommée à Chaudefontaine. Moi, je faisais campagne en Allemagne. Lorsque j'ai voulu prendre ma retraite, on m'a décompté seize mois et dix jours de mes services civils, temps passé à poursuivre les Allemands. Une belle récompense !

-----Je tiens à dire que je ne suis pas un héros. J'ai participé avec détermination à une action collective qui me semblait indispensable pour que la France revive.

Propos recueillis par F. DUBOISY



Après la guerre, Monsieur et Madame BIGORGNE,
Instituteurs à Chaudefontaine.